

Je suis né dans la plus belle ville du monde. C'est du moins ce que je pensais, parce que Knin* donne à voir des collines et une grande montagne qui dominant la ville, une large rivière et une cascade au cœur d'un parc national. Je songe encore souvent à ce magnifique paysage et à la belle vie que j'avais là-bas. Je ne suis pas une personne asociale, mais j'étais un garçon discret, rien de normal ne m'attirait. Je me souviens que je me cachais dans les toilettes pour lire avec une lampe – c'est le lieu où je me sens le plus tranquille encore aujourd'hui.

J'avais d'autres lieux secrets dans ma chère ville de Knin.

Sous la période communiste, Croates et Serbes y vivaient en paix, se mariaient entre eux, personne ne songeait à se faire la guerre. La Yougoslavie était une belle grande idée. J'aime cette période de ma vie, les années 80 ont été heureuses pour moi : j'étais serbe oui, mais on n'y pensait pas alors, parce que nous étions tous yougoslaves.

Knin.

Tout y allait bien jusqu'à la guerre, la guerre la plus stupide de l'histoire.

* La région de Knin était une enclave serbe en territoire croate, la Krajina.

Imaginez deux populations parlant la même langue, partageant la même sensibilité, et puis la politique de merde est venue mettre là des différences « ethniques », a modifié les « mentalités », a gavé les esprits de nationalisme : les uns disaient *Les Serbes vont vous buter*, les autres disaient *Les Croates vont vous buter*. Une radicalité extrême.

La guerre a fermé toutes les portes et je voyais les gens mourir. Un jour, j'ai vu mon voisin – c'était un homme bien –, dont on rapportait le cadavre. Son sang s'égouttait sur la pierre du seuil de sa maison.

Tristes temps.

J'avais treize ans quand tout a commencé – ou je devrais dire quand tout s'est terminé pour moi –, et je suis bien incapable de tenter de décrire cette époque traumatique pour un enfant. L'isolement, cinq longues années, la peur, cinq longues années, les détonations au loin, cinq longues années, les bombes tout autour tout le temps, cinq longues années. Je me souviens un matin, avoir grimpé sur un grand arbre pour que personne ne me voie et j'ai pleuré toute une journée. Je passais mon temps dehors, parce que la propagande à la télé me tuait, toutes ces stupidités! Encore aujourd'hui, je trouve les gens stupides, ils ne font que regarder les choses sur leurs écrans sans y réfléchir vraiment, ce sont de véritables zombies, oui. Au contraire, quand tu lis des livres, tu dois réfléchir. C'est pour ça que je me suis mis à voler des tas de livres à la bibliothèque, cela valait mieux que la télévision des zombies. Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai souhaité faire exploser cette putain de

télé et ses mensonges qui me mettaient en colère et me rendaient fou. Alors je grimpais dans mon arbre si haut, je réfléchissais à quoi faire et j'ai décidé de créer mon propre monde, mon nouveau monde dans cette réalité si noire et idiote dans laquelle je ne voulais pas exister. Mon imagination est gigantesque, bien plus gigantesque que moi.

Dans mon monde, j'ai rencontré des addictions et des individus très spéciaux: la musique, l'art, le sport, les graffitis, toutes sortes de bonnes choses. La ville entière me connaissait pour mes dessins, les jeunes de ma génération et les personnes âgées – c'était là mon combat contre cette putain de guerre : projeter de la lumière blanche sur du papier noir. J'ai toujours été le câble qui liait les autres – je ne suis pas un leader, simplement un lien face à l'Histoire et je n'abandonne jamais. C'est la guerre et je fais ce que je fais pour qu'il y ait toujours de l'espoir dans ce monde de fous. Quand quelqu'un tombe, je le relève, je le rétablis, je le remets debout, je le transporte vers demain, et j'apprends beaucoup de cet échange.

Aujourd'hui je n'ai pas de religion, car elle sépare les peuples. Je n'ai pas de nationalité, car ça sépare les peuples. Je m'oppose à tout nationalisme, car ça sépare les peuples. Je m'oppose à tout ce que je considère comme nuisible.

Je pratique la philosophie de l'urbanité.

C'est amusant, sur Facebook, j'ai un homonyme croate. Il est prêtre !

Il y a eu de mauvais jours pendant la guerre : mon père était au front – ma mère, mon frère et moi nous nous battions pour survivre. Je me souviens d'une fois où nous n'avions plus à manger que de la confiture. Mon frère avait sept ans. Alors j'ai fait des choses dont je ne suis pas fier. J'ai volé de la nourriture dans les maisons des militaires. Une fois, ils nous ont tiré dessus, mais nous avons réussi à nous enfuir en courant.

Après j'ai été plus malin. Tout le monde aime fumer de l'herbe, on a donc fait pousser des graines. Beaucoup. J'étais devenu Robin des bois : avec l'argent que je gagnais, j'aidais mes amis à acheter des chaussures et à manger – c'était une bataille pour l'enfance volée. Je n'ai jamais aimé le mot *merci*, il est inutile, parce que nous étions dans la même merde. Cette merde, c'est-à-dire le jeu des adultes, alors j'ai décidé de ne jamais grandir parce que les adultes se foutent des enfants – ils jouent juste à leurs propres jeux et ne voient pas les petits. Même si je travaillais dans la rue en tant que dealer, je n'oubliais jamais les enfants, parce que j'étais comme eux, je voulais rester comme eux, j'aurais voulu ne pas grandir, ne pas voir mon enfance s'arrêter. Oui, j'étais aussi devenu Peter Pan.

En tant qu'artiste, j'ai dessiné énormément de graffitis sur les murs de la ville, mais jamais de graffitis de propagande, comme par exemple : *Que crèvent tous*

ceux qui ne sont pas Serbes ! On peut imaginer qu'un mec qui écrirait quelque chose d'aussi stupide n'aurait pas de cerveau, mais aurait une télévision. Non, moi, je dessinais des graffitis : des nuages verts et beaucoup de visages souriants, des visages si grands !

Pour moi, la seule occupation à avoir à cette époque était d'être heureux, parce que le lendemain tu pouvais être mort.

Pendant la guerre, ma ville était une prison, alors je devais faire en sorte de me sentir libre et j'ai fait ce que j'ai fait, des trucs dingues.

J'aurais aimé voler.

Alors, j'ai volé, Peter Pan serbe canardé par les Croates dans son enclave assiégée.

Je suis allé dans cet endroit magnifique hors de la ville, la cascade près du lac, et j'ai sauté dans l'eau depuis la falaise de quinze mètres de haut.

Pour moi c'était ça la liberté : ces moments que nous devons susciter pour nous sentir libres. Encore une fois, je refusais de grandir, parce que les adultes n'avaient pas le temps pour ça, ils étaient trop occupés par la guerre, par le poison de l'horrible télévision.

Je me suis immunisé contre tous ces mensonges.

À notre mariage en France, Charlotte portait une robe longue imprimée panthère intégrale volée à H&M – valeur 29 euros 99 –, avec un vieux manteau énorme en vraie fourrure des années 50 *chopé* – comme elle dit –, dans la cave de sa grand-mère. Effet pute à 100%, j’adorais. Dans ses mains un ÉNORME bouquet de fleurs colorées en plastique acheté chez le Chinois du quartier en passant. Elle en a jeté à tout le monde. On s’est tellement drogués à la coke que sa témoin Fanny a essayé de baiser avec moi et ma nouvelle femme s’est fait dessus. C’était magnifique !

Pour la cérémonie, on est allés dans l’arrière-salle d’un bar punk de Wazemmes^{**}. Ce bar, Charlotte y travaillait au noir deux soirs par semaine, quarante minutes de vélo aller et quarante minutes retour jusqu’à sa péniche pour m’envoyer un peu d’argent en Serbie.

Ma belle-mère était gaie et étonnée : jamais elle n’aurait cru que sa fille se marierait un jour ni qu’elle se marierait avant ses deux sœurs ! Charlotte m’avait raconté une dispute avec elle lorsqu’elle lui avait annoncé qu’elle allait m’épouser :

– Ton Serbe, ce qu’il veut, ce sont des papiers. Il veut pouvoir vivre à l’Ouest, évidemment, comme tous les gens de ces pays de l’Est.

^{**} Quartier populaire et multiculturel lillois.

– Arrête avec ta géopolitique à deux balles ! Il y a deux mois, tu ne savais même pas que ça existait la Serbie !

– Toi, tu crois qu'il t'aime, tu es si naïve !

– Personne n'est capable de m'aimer pour ce que je suis, c'est ce que tu crois ? Tu es ma mère et tu crois ça ? Qu'un mec veuille me baiser et m'épouser pour des papiers ? C'est ça ? Je sais, je suis la ratée de la famille, la chieuse, la moche, la comédienne qui n'a jamais une tune, la meuf qui ne fait pas comme tout le monde juste pour vous emmerder !

– Ce n'est pas ce que je dis, ce que tu es soupe au lait ! Je dis seulement que de nombreux hommes migrent jusque chez nous pour y vivre plus confortablement. Ne tombe pas dans tous les panneaux avec ton cœur d'artichaut d'idéaliste utopiste ! Je ne veux pas que tu sois déçue et malheureuse.

– Zuka, c'est mon homme, c'est my love, c'est ma joie, c'est mon Serbe ! MON Serbe ! L'épouser, ça me donne de la force ! L'épouser, ça racornit les frontières.

Knin.

Quel lien crées-tu insidieusement avec la ville où tu as vu le jour? Qu'importe, non? Non, décidément, non. Si j'étais né quelque part en Amérique du Sud et qu'ensuite mes parents m'avaient ramené en Krajina, j'aurais souhaité prendre l'avion pour visualiser le bout de terre de ma naissance.

Mais je suis né à Knin. J'ai vécu mon enfance à Knin. Pas besoin de voyager ailleurs.

Et puis j'ai été chassé de Knin, mon pays, j'ai été expulsé hors de ma zone de vie, de confort et de souvenirs pour être ra-patrié dans les frontières antiques de la Serbie – ces frontières effacées sous Tito. Ces frontières continuaient de clignoter quelque part dans l'inconscient collectif des cerveaux et du territoire, brûlantes comme des barres d'uranium accolées les unes aux autres pour tracer de nouveau les lignes séparant la Bosnie, la Croatie, la Slovénie, le Kosovo et la Serbie. La Serbie. Chez moi? La Serbie, ma patrie? Cette Serbie morcelée, re-frontiarisée où je n'avais jamais mis les pieds? Oui et non à la fois. Je suis né en Yougoslavie et un jour on me dit : *Tu es né en Croatie mais tu es un Serbe, donc tu dois repartir chez toi!* Chez moi, mais où chez moi? Où voulait-on m'exiler? Ailleurs, pas là, plus à Knin, mon berceau.

Knin. Sa plaine. Ses contreforts. Son château fortifié. Y grimper, escalader les escaliers ou les

pierres râpeuses. Dormir au soleil brûlant de l'été dans les herbes brûlées au cœur des fortifications. Châtelain? Chevalier? Au réveil, s'y sentir si petit et si puissant face au cercle grisé de la ville alentour, à la verdoyante circonférence à mes pieds de la campagne environnante qui s'étend s'étend s'étend s'étend s'étend s'étend s'étend s'étend ...